

LOUISE COLET

C'est à Aix-en-Provence, le 15 septembre 1810, que naquit Louise Colet. Par son père, elle appartenait à une famille de riches négociants lyonnais, les Revoil ; par sa mère à une vieille famille provençale, les de Servanne, dont un des membres, son grand-père, faisait partie du Parlement de Provence. Elle fut élevée au château de Servanne par deux de ses tantes et c'est de là qu'elle envoya aux journaux de Marseille, de Lyon et de Paris, ses premiers vers, signés *une femme*.

Elle épousa, n'ayant guère que vingt ans, Hippolyte Colet, d'Uzès, compositeur de musique, prix de Rome, qui devint plus tard professeur au Conservatoire.

En 1835, nous la trouvons à Paris et, tout aussitôt, elle s'y fait des amitiés nombreuses et puissantes, à la suite de la publication de son premier livre de vers : *Fleurs du Midi*.

Quelques années après, en 1839, elle fait représenter au théâtre de la Renaissance, un acte en vers : la *Jeunesse de Goethe*.

La voilà lancée !

A quatre reprises, en 1839, 1843, 1852 et 1855, l'Académie Française lui décerna le prix de poésie, grâce à la protection de Victor Cousin.

Cette protection passa d'ailleurs les bornes de la simple amitié.

En 1840, la Muse donna même une petite fille au philosophe. Cet événement excita la verve d'Alphonse Karr qui, dans ses *Gulpes*, manifestant son étonnement de la persistance avec laquelle l'Académie couronnait Mme Colet, parla d'une « piqure de cousin ». Pour toute réponse, Mme Colet attendit un soir le journaliste et lui donna un coup de couteau qui, heureusement, ne fut pas porté avec assez de force. Alphonse Karr désarma la jeune femme et, dans le numéro suivant des *Gulpes*, on put voir le dessin d'un couteau de cuisinière avec cette devise : « Offert... dans le dos par Mme Louise Colet ».

L'irascible poétesse eut encore des liaisons avec Flaubert, avec Musset. Ce fut chez Pradier, en juin 1846, qu'elle rencontra Flaubert et l'on connaît, par la correspondance de ce dernier, toutes les péripéties tragico-comiques de leurs amours. Au printemps de 1852, Flaubert s'étant retiré à Croisset pour travailler, Louise Colet eut une passade avec Musset. Elle l'a racontée dans un livre *Lui*, qui, avec le livre de George Sand *Lui et Elle* et celui de Paul de Musset *Elle et lui*, forme une trinité romantique tout à fait curieuse.

Dans ses diverses aventures sentimentales Louise Colet nous apparaît comme le type de la femme de lettres, du bas bleu pour lâcher le mot. Vindicative et vaniteuse, Louise Colet, nous dit M. Léon Séché, « a fait des scènes terribles à tous les malheureux qui entrèrent dans sa vie par le grand escalier et même à ceux qui, sans y entrer, la cotoyèrent de trop près : à Cousin, à Flaubert, à Musset, qui furent ses amants avérés, comme à Sainte-Beuve qui ne fut même pas son ami ».

Aussi Sainte-Beuve n'est-il guère tendre pour sa poésle : « C'est, écrit-il, un je ne sais quoi qui est parfois le simulacre du bien, qui a un faux

air du beau. » Et encore : « Sa poésie a un assez beau *busc*, ou buste si vous voulez. C'est comme la dame elle-même. La trouvez-vous belle ? me disait-on un jour. — Oui, ai-je répondu, *elle a l'air d'être belle* ».

Quant à Flaubert, il lui écrivait : « Ecoute bien ceci et médite-le : tu as en toi deux cordes, un sentiment dramatique, non de coups de théâtre, mais d'effets, ce qui est supérieur, et une entente instinctive de la couleur, du relief (c'est ce qui ne se donne pas, cela). Ces deux qualités ont été entravées et le sont encore par deux défauts dont on t'a donné l'un et dont l'autre tient à ton sexe : le premier, c'est ce philosophisme, toute cette bavure qui vient de Voltaire et dont le père Hugo lui-même n'est pas exempt ; la seconde faiblesse, c'est le vague, la tendromanie féminine. Il ne faut pas, quand on est arrivé à ton degré, que le linge sente le lait ».

Malgré sa peur de froisser la vanité toujours à vif de son amie, Flaubert est ici dans le vrai. On'en jugera par les vers que nous citons ci-après.

Outre plusieurs recueils de poésies, Mme Louise Colet a édité les lettres de Benjamin Constant et de Mme Récamier.

Elle est morte à Paris le 8 mars 1876.

BIBLIOGRAPHIE DES ŒUVRES POÉTIQUES : *Fleurs du Midi*, 1836. — *A ma mère* ! 8 juin 1839 ; *Penserosa*, 1839, in-8. — *Les Funérailles de Napoléon*, 1840, in-8°. — *Poésies*, 1842, (grd in-4° tiré à 25 exemp.). — *Le Marabout de Sidi-Brahim*, suivi de la *Chanson des soldats d'Afrique*, 1845. — *Les Chants des vaincus*, 1846. — *Ce qui est dans le cœur des femmes*, 1852, in-18. — *Le Poème de la femme*, 1853. — *Ce qu'on rêve en aimant*, 1854, in-12. — *Quatre poèmes couronnés par l'Académie française*, 1855. — *La Satire du siècle* : I, *Paris-Matière* ; II, *La Voix du Tibre*, 1868, in-8°.

CONSULTER : *Journal des Goncourt*, — EUGÈNE DE MIRECOURT, *Louise Colet*, [dans *Les Contemporains*. — FLAUBERT : *Correspondance*, Paris, 1887-1893. — SAINTE-BEUVE, *Correspondance*, t. I. ; *Correspondance inédite avec M. et Mme Juste Olivier*, Paris, 1904. — FELIX CAMBON, *Annales romantiques*, juin, juillet 1904. — C. LATREILLE, *Annales romantiques*, octobre, novembre 1904. — LÉON SÉCHÉ, *Alfred de Musset*, t. II., Paris, 1907.

SONNET

Avoir toujours gardé la candeur pour symbole,
Croire à tout sentiment noble et pur, et souffrir ;
Mendier un espoir, comme une pauvre obole,
Le recevoir parfois, et longtemps s'en nourrir !

Puis, lorsqu'on y croyait, dans ce monde frivole
Ne pas trouver un cœur qui se laisse attendrir !
Sans fixer le bonheur voir le temps qui s'envole ;
Voir la vie épuisée, et n'oser pas mourir !